

Anne Serre

Un chapeau léopard

roman

Anne  
Serre

MÉRCURE DE FRANCE

Extrait de la publication

## DU MÊME AUTEUR

### *Au Mercure de France*

LE CHEVAL BLANC D'UFFINGTON, 2002

LE NARRATEUR, 2004

### *Chez d'autres éditeurs*

LES GOUVERNANTES, Champ Vallon, 1992

EVA LONE, Champ Vallon, 1993

UN VOYAGE EN BALLON, Champ Vallon, 1993

LA PETITE ÉPÉE DU CŒUR, Le Temps qu'il fait, 1995

FILM, Le Temps qu'il fait, 1998

AU SECOURS, Champ Vallon, 1998

LE .MAT, Verdier, 2005

# UN CHAPEAU LÉOPARD

Anne Serre

UN CHAPEAU  
LÉOPARD

*ROMAN*



MERCURE DE FRANCE

© *Mercure de France*, 2008.

Extrait de la publication

*À Mark Hutchinson*

Ah, comme elle était jolie, Fanny, du temps de son enfance. Avec ses petits sabots d'officier, ses longs yeux bleus aux cils blonds, grim pant sur les murs, les branches des arbres, le haut de son armoire, se faisant appeler Félix qui signifie heureux, musclée comme un lutteur et jouant du piano les dents serrées. Un été, un enfant voisin lui avait demandé l'autorisation d'utiliser son piano et Fanny avait refusé en disant simplement : Non. Sans y mettre de grâces, d'atténuations, de manières. C'était Non. L'enfant surpris et blessé s'en était retourné bien triste. Elle pouvait déjà grande, formée, adulte ayant franchi la trentaine ou même la quarantaine, regarder les enfants d'une manière vraiment méchante. C'est ainsi qu'une fois, la petite E., deux ou trois ans, rencontra son regard et se replia avec horreur comme une feuille qui s'assèche. Ou bien ce fut L., sept ans, qui au milieu du bassin de la piscine en eut tout à coup le souffle coupé. Et

puis, d'autres fois, elle les adorait ces enfants. Et voilà qu'elle déployait un charme, une tendresse à leur tour excessifs devant lesquels ils se tenaient alors un peu en retrait, avec prudence.

Souvent, le corps de Fanny était pensif comme tout son être. Interrogatif, même. Elle avait une manière de se tenir en maillot de bain dans un lac de montagne, de l'eau jusqu'aux genoux, comme une question. Elle ne scrutait pas les lointains, elle ne regardait pas précisément le voile moiré que forme la surface du lac, non, elle était debout et attendait quelque chose qui de toute évidence ne pouvait se produire, une impossible apparition, une impossible explication, et si, alors, on la ramenait doucement « à la réalité », elle sortait d'un songe intense, pas gai, sous la coupole duquel ne volait aucun oiseau.

Pendant vingt ans, quinze ans, et de plus en plus intensément avec le temps, le Narrateur eut l'œil fixé sur Fanny, son amie. Il la considéra mille fois de dos, de profil, de face avec douceur car Fanny redoutait un peu les regards dans les yeux. Il était sensible à son corps dur, ferme, et parfois à demi mort comme celui de *L'Homme pétrifié*. Dans ce corps, quelque chose était figé et ne circulait pas : le sang ? la lymphe ? C'était avec des mots, ses mots — pauvres choses — que le Narrateur tentait de redonner vie à ce



corps, d'y faire circuler la vie bouillonnante, intrépide, qui se tenait ramassée en Fanny au creux de son ventre comme un poing serré, une pierre, un enfant mort, une pauvre bête empailée. Même certains doigts ne bougeaient pas. Fanny s'était blessée à la main dix ans auparavant en chutant, ivre, sur des tessons de bouteille, et depuis, sa main qui jouait du piano était alanguie, amincie, le mont de Vénus s'était aplati. C'est par là qu'elle commença à être stigmatisée et à disparaître. D'où le Non à l'enfant qui voulait jouer sur son piano.

Elle l'avait d'ailleurs déserté, elle, ce piano, empêchée d'y créer quoi que ce soit par la faute de cette main affaiblie qui l'empêchait aussi de coudre — quoiqu'elle ne fût pas, loin de là, une grande couseuse ni repriseuse ! — comme de se livrer à tous travaux un peu minutieux. On aurait dit d'une patte blessée prise un jour dans un piège, et sur elle, même la bague qu'elle portait ne luisait plus que d'un éclat sourd. L'autre main, en revanche, empoignait. Elle était capable de serrer fermement les brides d'un sac très lourd et de le porter sans difficulté, sans ahaner, sans transpirer sur des kilomètres, par les trains, par les rues, souvent plein de livres qu'elle avait lus, jugés, triés et décidé de revendre parce qu'ils lui paraissaient à juste titre sans intérêt et qu'elle avait besoin d'argent.

Vingt euros lui faisaient une journée, deux ou dix. Mais elle était assez légère pour chaparder et c'est ainsi qu'elle rapporta, un jour, un élégant chapeau façon léopard qu'elle ne portait guère à vrai dire mais qui lui plaisait. Elle racontait le vol avec des mines de fillette, un peu honteuse, amusée, et si elle mettait le chapeau, elle ressemblait alors à celle qu'elle aurait pu être si son ventre serré, son corps souvent inhabité, sa main ralentie ne lui avaient pas refusé l'accès au monde joyeux et simple où nous vivons tous quels que soient nos tourments. Pour nous, le ciel peut être clair, léger et doux. Pour Fanny il ne l'était point et ne pouvait en aucun cas l'être, même si, bien sûr et par bonheur, elle avait aussi ses sentes lumineuses, mais probablement pas parmi toutes celles que l'on peut imaginer.

Un vieil homme pouvait être à Fanny une sente lumineuse. C'est ainsi qu'elle s'enticha quelque temps d'un gardien de bibliothèque avec qui bavarder et boire un café au pied du Panthéon lui fournissait des éclats de joie. Elle était avide de rencontres, et mille d'entre elles lui constituèrent de ces éclats de joie qui se fixaient assez durablement en elle — plusieurs semaines, parfois plusieurs mois —, de telle sorte qu'en dépit de son chaos intime et du peu de réponse du ciel à ses appels elle portait toujours en elle des

pépites de joie et d'espérance. Celles-ci trouvaient très aisément un chemin pour se fixer sur elle, la voie était libre, l'accueil grand ouvert. Ce qui suppose que le corps pétrifié ne l'était pas tant que cela : sous la dure écorce ferme, musclée, souvent comme désertée, il devait y avoir un monde liquide, doux et lumineux pour que mille éclats puissent ainsi, les uns après les autres, s'introduire et lui permettre de respirer.

Car Fanny n'était pas seulement un être empêché. Il y avait en elle, surgissant çà et là et toujours aux moments où l'on s'y attendait le moins, la femme rieuse au chapeau léopard qu'elle aurait été si certaines écrouilles n'avaient pas été fermées un jour par accident, d'un coup sec, comme sous l'effet d'une bourrasque. Quand cette femme apparaissait dans un mot, un regard, le Narrateur en était stupéfait. Fanny n'était donc pas seulement cette amie de longue date aux prises avec de grandes difficultés ? Elle était aussi cette personne absolument inconnue, inédite, aux caractéristiques encore jamais répertoriées. Cette personne entièrement constituée qui ne révélait sa présence que par à-coups minuscules, et avait l'air, ma foi, dans le dur corps tendu de Fanny, de vivre d'une vie assez agréable puisqu'elle était si fraîche, rieuse, fantaisiste avec son chapeau léopard. Qui était cette femme ?

Elle intimidait le Narrateur parce qu'il ne la connaissait nullement et parce que sa présence, se révélant toujours dans une fraction de seconde pour disparaître aussitôt, était à chaque fois si surprenante. Il ne savait comment entrer en contact avec elle. Pouvait-on le faire, d'ailleurs ? C'était aussi difficile que si l'on eût voulu s'adresser à une personne derrière une vitre. Bien sûr, on pouvait lui faire des signes, exagérer les mouvements de sa bouche pour lui faire entendre les mots que l'on formait pour elle, mais de cette femme qui était en Fanny, qui était Fanny, Fanny bis, on ne savait tellement rien — de sa langue, de ses habitudes, de ses goûts, de son savoir ni de ses intentions — que l'on restait muet devant elle, sans compter que sa manière d'apparaître puis de disparaître sur-le-champ laissait peu de place à une tentative de relation.

Le Narrateur essaya de s'adresser à la femme au chapeau, fraîche et rieuse, même lorsqu'elle n'apparaissait pas, faisant l'hypothèse que de toute façon elle était toujours là, dissimulée la plupart du temps ou alors absente mais susceptible de surgir si on l'appelait. Cela ne marcha pas. Et puis c'était un exercice très compliqué à maintenir : il aurait fallu s'adresser à Fanny comme si Fanny n'était pas du tout Fanny mais

cette Fanny bis au chapeau, blonde, rieuse et détendue. S'adresser à Fanny comme si Fanny était absolument quelqu'un d'autre, quasiment du tout au tout. Peut-être certains psychiatres savent-ils faire cela — rien n'est moins sûr. Il y a des êtres qui savent faire cela mais ils ne sont pas nombreux, difficiles à dénicher. Ce sont des sortes de sourciers sans doute, ou des chamans. Sans doute y avait-il quelque part dans le monde au moins un être susceptible, en rencontrant Fanny, de s'adresser directement et immédiatement à la femme au chapeau fraîche et rieuse qui vivait en elle. Mais on ne l'a pas trouvé. Cela dit : cette femme demandait-elle tant que cela à vivre ? À sortir de sa cachette ? À se révéler au grand jour ? À entrer en relation avec quiconque ?

En tout cas, rien ne l'atteste. Jamais elle ne fit un signe d'appel, jamais elle n'apparut plus d'une seconde ou deux, jamais elle ne manifesta d'une manière ou d'une autre le désir d'entrer en contact du moins avec le Narrateur — pour les autres, on l'ignore. S'il se repasse en mémoire sa dizaine ou sa vingtaine d'apparitions, quelque chose surgit qu'il n'avait pas bien vu, pas bien noté d'abord, quelque chose qui a pu le mettre à chaque fois un peu mal à l'aise : un brin d'ironie chez cette femme, une petite ironie piquante comme la pointe très fine d'une dague. Peut-

être était-ce cette ironie qui empêchait que l'on entrât en contact avec cette femme « cachée dans la forêt ». À moins que le Narrateur n'ait été seulement très sot et très couard pour s'arrêter devant ce si petit obstacle.

Mais enfin, les derniers temps, il savait qu'elle était là. Lorsqu'il parlait avec Fanny ou se promenait avec elle, il avait présente à l'esprit la Fanny bis, cette femme au chapeau léopard, aux boucles blondes et rieuse qui se tenait derrière le rideau avec sa qualité ironique. Aussi, peut-on dire qu'il l'englobait dans la conversation et que, même en s'adressant à Fanny n° 1 avec les précautions d'usage — tout mot produisait tant d'échos en son amie qu'il fallait soupeser sur les plateaux d'une balance à l'extrême précision le poids de chacun —, il parlait un peu, aussi, à Fanny bis. Et celle-ci, il l'aurait juré (mais l'on se trompe tant), écoutait.

À quoi le voyait-il ? À un petit vacillement, parfois, dans le regard ou l'une des intonations de Fanny n° 1. Elle était alors très légèrement déstabilisée pendant une seconde, et heureusement déstabilisée. Son regard surpris montait vers le Narrateur fumant sa pipe comme Maigret. Ils étaient donc trois désormais : le Narrateur, Fanny l'amie de longue date à la vie difficile, et l'autre, la chapeauté, la rieuse, la bouclée

derrière son rideau dont il aurait été inimaginable de parler et de la mettre sur la table — c'était absolument défendu — mais vers qui il n'était ni interdit ni autorisé de jeter un pont. Dans les situations extrêmes, il faut bien tout tenter.

Fanny ne disait ni oui ni non. Avait-elle même conscience, de son côté, d'abriter en son sein cette femme fraîche et déliée qui ne lui ressemblait pas du tout ? Il est à peu près certain qu'elle n'avait aucune connaissance de son existence, même si, cependant, elle avait chapardé un jour le chapeau léopard qu'elle ne portait guère mais qui lui plaisait bien. Pour le Narrateur, cette nouvelle compagnie quoique muette, ce tiers qui aurait pu être une sorte d'« Ange bleu » mais aussi une figure de Hopper attendant dans une chambre tandis que la nuit bleuit les carreaux, ou encore la femme d'un film à venir, ou d'un film du passé que des aléas auraient empêché de sortir et que l'on ne découvrirait que cinquante ans plus tard tandis que l'actrice aurait disparu, cette compagnie, donc, dotée d'un fort pouvoir émotionnel, était agréable.

Sans doute abritons-nous tous des personnages, quoique, à vrai dire, je ne l'aie jamais senti chez quiconque, autre que Fanny, pensait

le Narrateur. Et si je m'examine, poursuivait-il, je sais bien que moi, je suis le personnage, le double secret de l'écrivain qui écrit cette histoire et l'étranger en lui. Mais à la différence de cette dame blonde cachée derrière son rideau, j'œuvre. Lorsque mon maître me réclame une histoire à cor et à cri, même si j'ai l'habitude de ne pas répondre tout de suite, de me faire désirer car je ne suis pas servile, je finis par agir sinon je m'embêterais et parce que telle est ma fonction. Qui donc est la dame blonde ? La narratrice de Fanny ? Non, non, elle est d'une autre nature, elle ne songe pas à rimaiter ni à débrouiller et trafiquer cet énorme réseau de mots comme nous le faisons, nous les Narrateurs, non, elle, sans doute ce qu'elle voudrait, c'est vivre, enjamber la rampe, passer de l'autre côté de l'écran, mais comment y parviendrait-elle puisque Fanny l'a « assignée à résidence » ?

Car Fanny ne tente pas, du moins apparemment, de libérer cette femme. Ou peut-être ne le peut-elle pas, tout simplement. Il faut se rendre à l'évidence : aussi étonnant que cela puisse paraître étant donné nos pouvoirs immenses à tous, il y a des choses que nous ne pouvons pas faire. « Moi, par exemple, songe le Narrateur, je suis incapable d'écrire un roman réaliste. Il n'y a rien à faire. Je suis pourtant un bon observateur, j'adore les romans réalistes, mais dès que je



tente d'en écrire un je bâille d'ennui, m'amoin-  
dris et disparaïs. Fanny ne peut peut-être pas  
libérer Fanny bis qu'il serait pourtant si intéres-  
sant de connaître et de voir se déployer. »

Et d'ailleurs, non, cela se confirme, elle ne le  
souhaite pas. À l'évocation discrète que le Nar-  
rateur fait parfois de cette femme, Fanny, de  
plus en plus souvent, répond par une crispation,  
un geste de mauvaise humeur et d'agacement.  
« Qu'on laisse les morts avec les morts, semble-  
t-elle dire. Que l'on cesse de vouloir déranger,  
sous le prétexte si suffisant de l'améliorer,  
l'ordre des choses. » Tandis qu'ils se promènent  
sur une route de campagne, il jette de petits  
coups d'œil vers elle. Elle avance avec détermi-  
nation mais résolument installée dans son songe  
privé d'oiseaux. Elle ne regarde pas vraiment le  
paysage sinon avec distraction. C'est toujours en  
elle qu'elle regarde, surprise par la vue de ce  
chaos noir, perplexe devant ce qu'elle abrite,  
réticente bien naturellement, mais tentant d'ad-  
mettre son incroyable existence.

Avant de mourir un soir de mars, Fanny vécut quarante-trois ans sans que son destin, d'abord plein de promesses, semble s'améliorer au cours du temps, bien au contraire. Ce fut une longue, très longue, lente et inexorable chute. Elle réagit toujours très intelligemment et avec à-propos : un espoir se présentait-il ? Elle le saisissait à pleine main et ne le lâchait pas. Mais l'espoir, dès qu'elle le saisissait, diminuait, se délitait et s'effondrait en poussière. Elle se conduisit aussi toujours avec courage : devant ces mille morts répétées elle n'abandonnait pas, ne renonçait pas. Un nouvel espoir surgissait-il qu'elle s'en emparait à nouveau, sachant bien désormais, pourtant, combien elle ne pouvait lui accorder que peu de foi. Mais l'on a de ces gestes, parfois, consistant à dire oui sans cesse, avec calme et dignité (les grands romans le montrent). C'est une manière d'avancer que l'on pourrait qualifier de triomphale, quelle qu'en soit l'issue.

La vraie vie de Fanny ne ressemble probablement pas à ce qu'écrit le Narrateur, car sa particularité fut d'être aussi mystérieuse et inexplicable aux autres qu'elle le fut sans doute à elle-même. Fanny pourtant disait « Je ». Et quand elle disait « Je », elle exprimait ce qu'elle pensait et éprouvait, ayant pour caractéristique de ne mentir jamais. Mais au fil du temps, le Narrateur son ami se rendit compte avec surprise et effroi que ce « Je », en réalité, regroupait toutes sortes de paroles et de voix, de pensées et de points de vue qui n'étaient pas produits par la réflexion de Fanny elle-même mais comme amalgamés ou parfois même substitués à la sienne. Sans doute sommes-nous tous ainsi faits : composés de la pensée de ceux que nous avons reconnus comme frères, maîtres ou compagnons, celle-ci ayant amplifié, affiné, nourri la nôtre. Mais chez Fanny, c'était légèrement différent. On eût dit qu'à l'endroit de sa propre pensée, elle dont l'intelligence et la droiture intellectuelle étaient très vives, elle qui disposait d'un solide et large matériau de connaissances qu'elle ne cessait, curieuse et avide de savoir, de revivifier, on eût dit qu'à l'endroit où tous ces courants se mêlent et où se forme sa propre réflexion, il y avait comme un trou. Un trou noir.

Autrement dit : les fleuves, ruisseaux et rivières qui normalement se déversent dans la mer et y forment une nouvelle eau, aboutissaient chez elle à une absence. Ce n'est pas qu'elle ne parvenait pas à réunir tout ce qu'elle avait appris, ni à distinguer les choses les unes des autres : non, elle y parvenait et ses connaissances ne mouraient pas. Mais là où l'on dit « je », elle disait le « je » de quelqu'un d'autre, puis de quelqu'un d'autre encore, ne parvenant pas à dire le sien propre. Aussi, ses connaissances restaient-elles lettre morte et ce qu'elle disait ne lui appartenait-il pas vraiment, même si les mots et les pensées qui tapissaient son cerveau, qu'elle avait rassemblés comme certains fous ramassent et accumulent des chiffons de manière à se constituer un succédané de maison, ne lui étaient sans doute pas totalement étrangers. Mais qui sait. Seule, peut-être, la femme blonde et rieuse au chapeau avait un langage, son propre langage formé de ses propres pensées. Mais celle-là ne parlait pas.

Fanny, naturellement, faisait souvent illusion car elle avait été bien éduquée et savait l'art de maîtriser les apparences, de donner le change. Sa conversation était très vivante et une oreille non exercée n'aurait pas soupçonné un instant à quel sauvetage permanent — hisser les mots des autres, les assembler de telle sorte qu'ils forment

ses amis de ce qui l'occupait et tourmentait tant : sa compagnie sans nom. Comme elle aura cherché l'être susceptible d'entendre et de comprendre cela ! Sans doute le trouve-t-elle parfois. « Mais Fanny, gronde le Narrateur, n'as-tu donc pas lu les livres ! Tant de livres sont d'accord avec toi : ne t'ont-ils pas rassurée, assurée, confirmée dans tes prérogatives ? » « Sans doute n'ai-je pas assez lu, Narrateur, répond Fanny, car nulle part je n'ai trouvé tout à fait cela. »

Toujours est-il que dans l'azur devenu opalescent elle se sent infiniment mieux que sur terre. Comme elle est délicieuse cette légèreté, et si juste. Ici, le corps a exactement le poids qu'il a ; on n'en est plus du tout encombré. Et le cerveau ! Cette boîte à musique ! Comme cela fait plaisir et rend gai de sentir sous son crâne cette organisation délicate dont les rouages glissent aisément, menés par l'exquis désir de durer. Que de balivernes on vous raconte, songe Fanny, et même les gens les plus sérieux, les mieux avisés. Que d'erreurs monumentales dans les conseils sur la conduite à tenir, les espérances. Et tandis qu'elle pense ainsi, délivrée, aérienne, sûre et compacte, à leur tour, d'autres essaient de vivre.

*Achevé d'imprimer  
sur Roto-Page  
par l'Imprimerie Floch  
à Mayenne, le 17 avril 2008.  
Dépôt légal : avril 2008.  
Numéro d'imprimeur : 70550.*

ISBN 978-2-7152-2850-4/Imprimé en France.

158345